

L'AMI DU PEUPLE,

O U

LE PUBLICISTE PARISIEN.

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

Vitam impendere vero.

Du Jeudi 24 Février 1791.

Plan de contre-révolution du général conspirateur. — Fuite du frere du roi empêchée par le peuple mardi soir. — Préparatifs de la reine et du roi. — Imbécillité des Parisiens de ne pas destituer sur le champ le commandant général et l'état-major, traîtres à la nation, pour rendre aux seuls gardes citoyens patriotes, à la troupe du centre et aux grenadiers soldés, la garde de la famille royale. — Grieffs des grenadiers soldés de la sixieme division contre le Sr. le Gros, l'un de leurs de leurs capitaines expulsé.

Le plan de contre-révolution auquel Monttié, chef des conspirateurs, s'est arrêté, est de licencier les grenadiers soldés, tous les bons sujets des compagnies du centre, de remplir de mouchards et

coupe-jarrets les compagnies des volontaires ; d'augmenter les chasseurs des barrières , le guet à cheval , et de former ainsi une armée de 40 mille chennappans pour agir de concert avec les Autrichiens contre la capitale et les provinces , aussi-tôt que Louis XVI aura pris la fuite , pour aller en homme d'honneur , en roi fidèle à ses sermens , et en vrai gentilhomme , se réunir aux fugitifs contre-révolutionnaires , qui n'attendent plus que l'arrivée de la famille royale , pour commencer le massacre.

Lundi dernier les chasseurs soldés ont été en députation chez le Sr. Motté implorer sa protection toute-puissante contre la commune entière de Paris qui travaille à les faire punir , et qui n'a pas encore songé , suivant sa louable coutume , à faire arrêter les meurtriers , pas même à s'assurer si ceux qui ont été conduits à l'abbaye n'ont pas été relâchés (1). Le vertueux général les a assurés qu'il ne leur seroit jamais rien fait , qu'ils pouvoient se moquer des citoyens , et que lorsqu'il faudra quitter les barrières , il fera entrer dans la gendarmerie nationale tous ceux qui ont trois pouces , et les autres dans la cavalerie nationale , et la garde des Ports , s'ils ne sont pas placés auparavant.

A l'Ami du Peuple.

Dans le principe de leur différent , les grenadiers de l'Oratoire se sont présentés à une assemblée de la section de l'Oratoire pour exposer leurs griefs contre le Sr. le Gros ; mais une cabale formée a empêché qu'on leur fit droit.

Le Sr. le Gros a été jugé par des officiers des troupes du centre , qu'il a choisi lui-même ; ils l'ont condamné à garder huit jours les arrêts.

Le lendemain de ce jugement , rendu le huit de ce mois , M. Gerdret , juge de paix , en a fait le rapport à l'assemblée de l'Oratoire , et a taché de

(1) On assure que trois d'entr'eux ont été mis en liberté , moyennant quelques louis qu'ils ont donné à Cheffontaine , leur capitaine , à titre d'achat de leur congé.

disculper le Sr. le Gros, en disant que quand il auroit vendu pour 40 à 45 sols de vieux ceinturons et gibernes, c'étoit une misère qui ne devoit pas autoriser les grenadiers à le refuser pour capitaine; villenie qui ne deshonne pas moins celui qui l'excuse que celui qui l'a commise. Et puis le Sr. Gerdret n'a pas dit que le Sr. le Gros avoit retenu un grenadier 40 jours en prison de plus qu'il ne portoit l'ordonnance. D'ailleurs il n'a pas mis au jour les griefs des grenadiers ni le mémoire du Sr. le Gros, rempli d'invectives grossières, et d'inculpations injurieuses, entre autres celle d'être la plus part rengagés à leurs anciens officiers, et il les y traite tous impudemment de coquins et de mauvais sujets.

Il faudroit rendre public les mémoires de part et d'autre, et ne pas souffrir que de braves gens soyent sacrifiés, comme on menace de le faire, à la vengeance d'un mauvais sujet (1), ou plutôt aux vues des anti-révolutionnaires dont le Sr. le Gros n'est que l'instrument.

C'est à vous, monsieur, de reveiller l'attention des bons citoyens sur une cause qui intéresse le public : car il est aisé de prévoir quelles suites funestes auroit la retraite de tant de braves défenseurs de la patrie; car si on veut les forcer à reprendre le Sr. le Gros pour capitaine pour prix de la liberté conquise, ils sont décidés à quitter les armes, ces armes si redoutables aux ennemis de notre repos.

*Signé, un Volontaire du bataillon
de l'Oratoire.*

Observations de l'Ami du peuple.

Voulant faire connoître le moral de cet intrigant,

(1) Le Gros, dit l'histoire, a été valet de chambre de Calonne, il est parvenu à la fortune en épousant une jeune personne à laquelle Calonne, président du parlement de Douay, avoit fait un enfant. Jugez du patriotisme d'un homme de cette espece.

avant de rendre compte des griefs des grenadiers soldés de la sixieme division, j'ai mis beaucoup de personnes en campagne, elle ne se sont point encore acquittées de leur mission; je ferai usage de leurs dénonciations dès qu'elles me seront parvenues. En attendant je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs les griefs que nos braves camarades ont consignés dans leur adresse à la municipalité et aux citoyens de Paris.

M E S S I E U R S ,

Justement indignés des propos injurieux contenus dans le mémoire du sieur le Gros, les grenadiers de la sixieme division viennent vous demander justice.

Si les atrocités dont il est rempli ne retomboient que sur eux, peut-être sacrifieroient-ils leur intérêt personnel à la tranquillité publique, peut-être étoufferoient-ils dans leur sein, les sentimens d'indignation qui s'élèvent contre l'auteur d'un volume de chicanes, d'injures et de calomnies.

Mais quand l'honneur parle, quand il est outragé, le silence devient criminel, il feroit soupçonner qu'un faux respect retiendrait dans ses bornes.

En appelant devant vous du jugement surpris au comité de surveillance, il nous reste un devoir à remplir, celui de dénoncer à votre tribunal, à celui de la nation entiere, le sieur le Gros, sous des rapports aussi justes qu'évidens.

Il suffit de lire son mémoire, pour le reconnoître : son esprit turbulent, et propre à tout, perce à travers un obscur fatras de chicane artificieusement rangé.

Il est aisé d'y voir le desir de porter à des excès funestes six compagnies de grenadiers, en animant contre eux par des motifs aussi vagues qu'injurieux, leurs camarades du centre, et en les exposant à une désunion fatale avec les citoyens témoins et juges de leurs travaux de leur patriotisme.

Quel est son but ? Craindrions nous de le dire, celui qui brigue avec tant d'acharnement l'honneur de commander une compagnie de grenadiers, malgré

tant de raisons qui devoient l'en détourner, n'est et ne peut-être qu'un suppôt de l'aristocratie : oui, il est impossible qu'un homme puisse se permettre tant d'audace, et s'oublier jusqu'à insulter aussi ouvertement à sept cent vingt patriotes zélés, sans être un ennemi juré du bien public, sans être poussé par un parti puissant dont le dessein seroit de détruire le grand œuvre de la révolution par les mains mêmes de ceux qui l'ont commencé.

Pour rentrer dans ses droits prétendus, au lieu d'employer des voies sages et mesurées pour faire oublier ses torts, au lieu de chercher à mériter l'indulgence d'un corps dont de tous tems on scut apprécier les principes et l'intégrité, il se répand en invectives, veut le rendre tout à la fois l'objet de la défiance, de la haine et du mépris public. C'est ainsi qu'il veut se rendre digne de l'honneur de commander à des grenadiers ; c'est en cherchant à les perdre et à les deshonor, qu'il prétend les forcer à lui obéir, et à le reconnoître pour leur chef. Eh à qui recherche-t-il, par tous les moyens possibles, la gloire de commander ? A qui ? ce sont ses termes : *A des gens égarés, à des machines que font mouvoir à leur gré, momentanément, et par des appas trompeurs, des gens qui s'y croient intéressés ; à des soldats rebelles et parjures à leur serment d'être fideles à la nation, à la loi et au roi ; à des ennemis de la constitution, indignes de toute confiance ; enfin, à des êtres contre lesquels il faut déployer toute l'autorité des loix pour les forcer à le remettre à leur tête.* Il sait que par-là il redouble notre juste aversion pour lui, et qu'il se rend toujours plus indigne d'un tel honneur ; il sait, qu'en voulant nous forcer à reprendre pour chef, nous emploierons tous les moyens possibles pour éviter ce deshonneur ; enfin, c'est qu'il veut, à quelque prix que ce soit, opérer l'entière dissolution des 6 compagnies de grenadiers, en les séparant de leurs camarades, et en armant les citoyens contre eux.

Voilà le dessein qu'il a annoncé, en troquant la lettre du roi, et voilà celui qu'il montre en animant la jalousie des uns et la défiance des autres ; voilà

le fruit de cet esprit turbulent, et de ce caractère incendiaire ; voilà , en un mot , la trame mal ourdie de la plus détestable aristocratie.

Voyez, Messieurs, la conduite que nous avons tenue depuis le 14 juillet 1789, et sans nous faire un mérite de notre attachement à nos devoirs, du respect le plus sacré pour la constitution, du plus pur patriotisme; permettez que nous vous rappellions que, toujours flottant au milieu des dangers, les grenadiers d'accord avec leurs concitoyens, ont su braver, effrayer et confondre les projets des ennemis de la liberté, et de la constitution.

Après avoir secoué le joug du despotisme, et s'être montrés les plus zélés défenseurs de la liberté, se verroient-ils donc réduits et exposés à devenir les victimes de l'ambition et de la malignité d'un seul homme ? Ne seroit-ce que pour reprendre de nouveaux fers, encore plus pesans, qu'ils auroient goûté un instant des charmes de la liberté ? Ils les ont rompu les premiers, seroit-il possible qu'on voulût encore les replonger dans le plus affreux esclavage ? Non, citoyens, vous écarterez les malheurs qui nous menacent, vous renverserez les projets sinistres du parti puissans qui anime le Sr. le Gros, et vous nous donnerez un chef qui sache apprécier l'honneur de commander à des grenadiers, un chef jaloux d'avoir des amis plutôt que des esclaves ; un chef enfin avec lequel nous sollicitons tous à l'envi l'honneur de mourir pour la défense de la liberté et de la constitution. Considérez maintenant le Sr. le Gros ; nous vous dénonçons le coup fatal qu'il veut nous porter, c'est à vous de le prévenir ; le tems presse, faites par votre fermeté et votre courage triompher l'auguste vérité, sauvez la patrie en combattant l'insigne de cet homme ambitieux, de cet ennemi juré des soldats de la patrie, qui n'ont jamais craint d'exposer leur vie pour le salut et le bonheur de leurs concitoyens.

C'est dans cet espoir, Messieurs, que les grenadiers de la sixième division viennent vous prier de prendre leur cause en considération ; c'est celle des six autres compagnies et de toute l'armée parisienne,

daignez leur indiquer un tribunal où ils puissent obtenir justice sur les plus atroces calomnies et les injures les plus outrageantes; enfin un jugement qui, en ôtant au Sr. le Gros le pouvoir de servir la haine et les projets de nos ennemis communs, leur permettra de montrer à leurs concitoyens, qu'ils n'ont rien plus à cœur que de mériter leur confiance, et de mourir plutôt que de trahir les loix de l'honneur et le serment qu'ils ont fait d'être fideles à la nation, à la loi et au roi.

Signés, Maistre, sergent major, tous les sous-officiers et grenadiers des six compagnies.

A l'Ami du peuple.

Bailly le conspirateur a fait citer par-devant lui un citoyen pour lui faire des reproches d'avoir tiré un coup de pistolet sur le Sr. Virieux et l'abbé Munier. Ce citoyen a répondu que ne pouvant imaginer que des membres de l'assemblée se fussent assez peu respectés et eussent eu la témérité de compromettre le corps législatif au point de s'être déguisés en courriers pour servir de valets au tantes du roi; il n'avoit pas cru tirer sur des députés; mais qu'ayant cru pouvoir les arrêter pour leur demander ce qu'il y avoit de nouveau à Paris, ils l'avoient envoyé faire f...., et qu'ils avoient accompagné de coups de fouet cette gentillesse; que n'y étant pas accoutumé, et ne voulant pas la passer à qui que ce soit, il avoit tiré un coup de pistolet; que tout son regret étoit de les avoir râtés.

Il a ajouté que cette petite aventure ne l'avoit pas empêché de continuer sa route; qu'en arrivant au château de Bellevue, il avoit eu la douleur d'apprendre que les tantes du roi venoient de partir. Que lorsqu'on fut bien assuré qu'elles avoient gagné le large, cinq des mouchards, que l'on nomme aide-de-camp, s'étoient présenté de la part de leur maître pour donner ordre qu'on ne laissât pas partir un chat; que le lendemain matin trois autres de ces mouchards, pour rencherir sur cette farce dérisoire, étoient venus apporter les mêmes ordres. Dans leurs recherches les citoyens et citoyennes de Paris ont découvert trois énormes voitures chargées d'effets; que

le nommé Mexun, maire de Meudon, vendu aux bégüines fugitives, avoit logées lui-même pour faciliter leur départ. Des informations, prises sur les lieux, ont appris que l'on avoit tenté la fidélité du maire de Sevres en lui offrant 50 louis; mais que ce brave citoyen avoit répondu qu'il n'étoit pas fait pour trahir sa patrie. Que les chasseurs de Lorraine, qui ont favorisé la fuite des bégüines, s'étant présentés le lendemain matin pour enlever les postes que gardoient les citoyens soldats de Sevres. Ils ont été repoussés et se sont enfuis.

Signé, G. B. Citoyen de la section
des Tuilleries.

Notice.

Hier comme je l'avois prévu, le frere du roi se disposoit à fuir. Il devoit d'abord se rendre à Bellevue et de-là se rendre à Bruxelles comme ses tantes. Le peuple allarmé de ce départ, s'est porté en foule au Luxembourg : une députation lui a été envoyée pour savoir ses intentions, il a répondu en parfait jésuite qu'il n'abandonneroit jamais le roi, et les badauds se sont retirés contents de cette défaite; au lieu de lui demander sa parole qu'il ne quitteroit point la capitale pour sortir du royaume et se réunir aux fugitifs qui conspirent contre la patrie. Il a été conduit aux Tuilleries d'où il est revenu coucher au Luxembourg. Dix mille hommes de la garde étoient sur pied : après ce coup de collier, les Parisiens vont se rendormir; et je parie dix contre un que dans deux jours il n'y aura plus que la garde ordinaire toujours laissée au choix du général et de l'état-major contre-révolutionnaires.

Lorsqu'un peuple n'est composé que de bayards incapables de prendre un parti convenable, c'est folie de se buter à leur faire entendre raison. Précher toujours inutilement la même chose est un rôle ridicule, et je commence à en être las. Imbéciles Parisiens, vous vous êtes livrés pieds et mains liés à un courtisan conspirateur; vous ne sentirez votre folie, que lorsqu'il vous égorgera.

MARAT, l'Ami du peuple.

De l'Imprimerie de MARAT.